

**...Lexique des termes musicaux...**

**Fausset** : Technique vocale particulière aux hommes et qui permet de chanter dans un registre aigu équivalent à celui des voix féminines. La voix de fausset n'est pas très volumineuse mais possède une sonorité très claire adaptée pour les chants de messe.

**Fierlich** : Mot allemand employé en musique pour suggérer une ambiance solennelle.

**Fermata** : Mot italien signifiant « arrêé ». Aux *fermate*, l'orchestre s'arrête et le chanteur prend le temps de déployer sa virtuosité dans des vocalises.

**Festival** : Ensemble de concerts annuels donnés dans un cadre particulier avec des musiciens de haute qualité et généralement consacrés à un thème précis, soit un compositeur unique, soit une époque. Le premier festival fut dédié à Haendel en 1784 et eut lieu à l'abbaye de Westminster, à Londres.

**Feuillet d'album** : Pièce pour piano, facile et brève, que les compositeurs avaient l'habitude d'écrire dans les albums de leurs amis et protecteurs. Les plus célèbres sont ceux de Schumann.

**Fifre** : Flûte traversière en bois, de petites dimensions, avec seulement huit trous. Son son aigu le rendait particulièrement approprié à la musique militaire.

**Figuralisme** : Procédé de composition consistant à illustrer le texte d'une chanson par des motifs mélodiques qui évoquent le contexte : les exemples les plus faciles à entendre se trouvent dans les chants de guerre ou de chasse.

**Finale** : Dernier mouvement d'une œuvre instrumentale ou vocale, d'un tempo vif et d'un caractère brillant.

**Fioriture** : Ornement ajouté par les chanteurs de *bel canto* pour embellir la mélodie.

**Flabiol** : Petite flûte qui joue le rôle de conducteur dans la cobla catalane.

**Flageolet** : Petite flûte à bec apparue au XVI<sup>e</sup> siècle. Elle est percée seulement de six trous : quatre à l'avant et deux à l'arrière du tuyau. Au XIX<sup>e</sup> siècle, cet instrument fut très en vogue pour accompagner les danses.

**Flamenco** : Musique d'origine andalouse exprimée par un chanteur accompagné de guitaristes et de castagnettes. On y discerne les influences des différentes cultures qui ont fleuri dans le sud de l'Espagne.

**Flat** : Le flat est un mot anglais désignant un bémol.

**...Ephéméride du bicentenaire...**

1<sup>er</sup> mai 1811 : Napoléon est à Saint-Cloud.

3 – 5 mai 1811 : Victoire de Masséna sur Wellington à Fuentes de Onoro.

4 mai 1811 : Napoléon demande au général Duroc 1700 hommes pour la Garde pris à raison de 200 dans les 5, 10, 11, 20, 60, 79 et 81<sup>e</sup> de ligne et 100 aux 8, 18 et 23<sup>e</sup> léger. Il réorganise sa Vieille Garde.

4 mai 1811 : Mort du général russe Nilolay Kamensky.

9 mai 1811 : Masséna est remplacé par Marmont à la tête de l'armée du Portugal.

15 mai 1811 : Napoléon est à Rambouillet. Il y organise une division polonaise à Varsovie.

16 mai 1811 : Soult est battu à Albuera par une armée anglo-hispano-portugaise.

18 mai 1811 : Combat de Las Piedras. Première victoire des indépendantistes.

20 mai 1811 : Bataille navale de Tamatave ou de Madagascar. Victoire britannique sur la marine française. Mort du capitaine Le Maresquier commandant *La Néréide* et du commodore Roquebert commandant *La Renommée*. Capture de ces deux bâtiments de 40 canons.

1<sup>er</sup> juin 1811 : Institution du code civil autrichien.

9 juin 1811 : Baptême du roi de Rome

16 juin 1811 : ouverture du corps législatif.

17 juin 1811 : un concile national s'ouvre à Notre-Dame.

23 juin 1811 : Bataille de Benavides et victoire des Espagnols sur les Français. Mort du général français Valletaux.

28 juin 1811 : Suchet prend Tarragone.

**.....Carte postale ancienne.....**



Rédacteur en chef Campagne  
Comité de rédaction, Comité de relecture, Recherches historiques, Photothèque, Mise en page, Responsable de publication : Campagne  
Edition sur les presses de la WEYER Ltd & C° Cernay

*La Gazette N°76*

*Le magazine bimestriel de  
La Batterie des Grognards de Haute-Alsace  
Batterie du 1<sup>er</sup> Régiment des Grenadiers à pied de la Garde Impériale  
et cantinière de l'Empire (1810)*

**METEO**

C'est le printemps. Le soleil baignera la majeure partie du pays. Une certaine fraîcheur sera attendue courant mai autour des Saints de glace, Médard et son copain Barnabé qui lui coupe l'herbe sous les pieds depuis qu'il y a des Saints dans le calendrier. Cette année, l'été sera en juin vers le 21, entre 16 heures 15 et 16 heures 17 en temps universel ; il faudra donc rajouter deux heures.



**HOROSCOPE**

**Taureau** : Pour les natifs du 2<sup>e</sup> décan, attendez-vous à trouver dans votre boîte aux lettres, une facture par-ci, par-là, des publicités à la con et quelques lettres de temps en temps.

**Gémeaux** : Pour les natifs du 1<sup>er</sup> décan attendez-vous à trouver dans votre boîte aux lettres, quelques lettres de temps en temps, des pubs à la con et une facture par-ci, par-là.

**.....Le mot du secrétaire.....**

Chers lecteurs,  
Toutes les cloches de Pâques et leurs rumeurs de bronze se sont tues dans un ciel pur et limpide. Elles tintèrent au ciel leur message d'espérance qu'il nous appartient de savoir entendre ou écouter.  
Aujourd'hui, le joli mois de mai nous ouvre les bras. C'est le mois de la Madone, celui du muguet et des premiers vrais rayons de soleil. Nous allons profiter, avec modération, de gratuites séances d'héliothérapies toujours agréables et tellement bénéfiques.  
Mai, c'est aussi le temps des premiers barbecues entre copains, du grand nettoyage de printemps. C'est le temps où les jardins s'animent, chantent et se parent réellement de leur manteau de renouveau.  
Ce faisant, au sortir de l'hiver, il y a bien trop longtemps que je n'ai pas vu mes chers grognards. Leurs sourires, leurs bons mots, leur allant et leurs coups de gueule commencent à me manquer sérieusement. Ca fait dix années maintenant que je les côtoie, à leur écrire tout et n'importe quoi.

Puis, j'ai hâte de revêtir mon uniforme de grenadier et d'aller parader aux quatre coins de notre belle France et de l'Europe quand bien même, mon havresac commence à me peser. C'est que les années s'accumulent et que si dans le temps, j'étais jeune et beau, aujourd'hui, je ne suis plus que « et ». C'est la vie !  
J'apprécie sincèrement de copier mes pas dans ceux de la belle Christelle, notre joyeuse cantinière et de Christian, notre splendide porte-aigle dans son magnifique uniforme d'officier de grenadier et son coucou de coton, à défaut de soie, qui supporte, en plus, une faute d'orthographe. Il nous faudra corriger à l'avenir ce défaut même s'il n'est pas très visible. La perfection seule sied à la Garde et à la Batterie de Grognards, la médiocrité n'a pas sa place.  
Pour l'instant, nous nous préparons à partir dans le Pas-de-Calais vers la fin du mois. Nous sommes attendus à Boulogne-sur-Mer ; depuis le temps qu'on nous demande sur cette terre d'histoire.

Et nous, en attendant, nous fourbissons pour ce faire nos instruments, nos uniformes et pour moi, ma giberne, mon fusil et ma plume.  
Ensuite, ce sera déjà le mois de juin, puis l'été. Le temps des grandes vacances pour les plus jeunes, les écoliers, les collégiens et les lycéens, des congés payés pour les travailleurs, des congés annuels pour les fonctionnaires, des permissions pour les militaires et des jobs d'été pour les étudiants. L'été, reste toujours le temps des répétitions hebdomadaires pour les grognards comme durant tout le reste de l'année.  
C'est le temps où les sorties se bousculent et parfois troublent notre quotidien alsacien. Notre saison va commencer : Boulogne, Mutzig, Mende et ailleurs.  
Il nous appartient de le rendre agréable en se faisant plaisir et en offrant à nos auditeurs d'un moment, un moment peut-être magique toujours haut en couleurs.

## .....Portrait.....

### Le colonel François Isidore Darquier (1770 – 1812)

Fils de François-Alexandre, receveur ambulant des domaines du roi, et d'Antoinette-Colombe Collonges, François-Isidore Darquier entre au service comme sergent-major le 31 juillet 1791 dans le 4<sup>e</sup> bataillon de volontaires de la Haute-Garonne. Il est élu lieutenant le 8 mars 1792 et il fait la campagne de Savoie. Capitaine le 5 avril 1793, il est au siège et à la prise de Toulon. De l'an III à V, il sert aux armées des Pyrénées-Orientales et d'Italie. À la bataille de Castiglione, il arrête cinq fois la cavalerie ennemie et donne aux Français le temps de se rallier et de reprendre l'offensive. Au combat de Bassano, il entre un des premiers dans la ville, s'empare sur la route de Citadella, de 2 pièces de canon et d'un convoi d'artillerie. Blessé d'un coup de sabre à la tête, il est provisoirement prisonnier. Rentré à son corps, il est atteint d'un coup de feu au bras droit au combat sur la Brenta. Le 10 germinal, à Bergame, de nuit, il chute dans un fossé et se blesse grièvement à la cuisse droite avec son sabre.

En l'an VI et en l'an VII, il est à l'armée d'Angleterre, en l'an VIII et en l'an IX à celle du Rhin, et pendant les ans XII et XIII il est au camp de Saint-Omer.

Le 25 prairial An XII, il reçoit la Légion d'honneur. Le 10 germinal An XIII, il passe avec son grade dans les grenadiers à pied de la Garde impériale, devient chef de bataillon le 14 thermidor. A partir de 1805, il fait les campagnes d'Autriche, de Prusse et de Pologne. Le 14 mars 1806, il est fait officier de la Légion d'honneur. A Eylau, il est chargé par l'Empereur de marcher avec un bataillon de la Vieille Garde contre une colonne de 5 à 6000 Russes. « La Garde ne se bat qu'à la baïonnette ! » dira-t-il, et il culbute



les Russes épouvantés. Ce bataillon, dit l'Empereur, produisit sur les Russes l'effet de la tête de Méduse.

À Tilsit, l'empereur Alexandre lui donne une boîte enrichie de diamants. L'année suivante, Napoléon I<sup>er</sup> l'appelle à Erfurt, pour y faire pendant le congrès le service d'honneur.

Chevalier de l'Empire avec dotation le 20 août 1808, Darquier fut nommé colonel-major le 5 février 1809, et chargé de l'organisation et du commandement du 1<sup>er</sup> régiment de conscrits-grenadiers, qui sera le 3<sup>e</sup> tirailleurs-grenadiers de la Jeune Garde lequel s'illustrera à Wagram.

En 1809, il est membre du collège électoral du Tarn-et-Garonne. Décoré de l'ordre de la Couronne de Fer début 1810, il reçoit le 15 mars le titre de baron de l'Empire avec de nouvelles dotations.

Le 30 avril, il part pour l'Espagne où il s'illustrera constamment dès le 23 mars entre Valladolid et Madrid, puis à Potes. Le 24 juillet, les armées combinées du Nord (de l'Espagne) et du Portugal avaient l'ordre de ravitailler Ciudad-Rodrigo en présence de l'armée anglo-portugaise, forte de 40.000 hommes. L'ennemi n'osa s'opposer à cette opération et fut forcé de rentrer au Portugal. Dans ces journées, Darquier commandait une brigade de l'armée du Nord.

Le 1<sup>er</sup> novembre, avec 440 hommes, tirailleurs et dragons de la Garde, il attaque à la baïonnette 2000 Espagnols et les chasse jusque dans le Liébana. Chargé de ramener d'Irun un trésor destiné à l'armée et de prendre à son passage à Tolosa un convoi d'artillerie, il avait sous ses ordres 4 bataillons, 150 cavaliers et 2 pièces de canon. Le 16 mai 1812, en arrivant à Ormaiztegui, il attaque sévèrement 5000 hommes réunis pour enlever son convoi et les met en déroute. Le 25 mai, il enlève Santa Cruz de Campezo. Le 8 juin, il est à Acedo. En août, il rétablit les communications entre Miranda de Ebro et Burgos avec 1700 hommes et 2 canons. Le 12 août, il est à Logroño et le 13 septembre, à Soria. Le 20 octobre, il bat les Espagnols à La Rioja, puis prend part à l'affaire du Burgos qu'il faut délivrer. Près de Logroño, il défait 4000 Espagnols. Près de Ségovie, il disperse, avec un bataillon de son régiment et 300 cavaliers de la Garde, 8 ou 900 cavaliers réunis pour enlever un convoi qu'il devait protéger. A Sigüenza, il met en déroute 5000 Espagnols.

Enfin, début décembre, près de Tolosa, il remporte sa dernière bataille. Les fatigues de cette guerre terrible déterminèrent chez lui une fluxion de poitrine à laquelle il succombe le 14 décembre 1812. Le général Dumoustier fit connaître cette perte à la Garde par un ordre du jour éloquent. L'Empereur lui destinait le commandement d'une brigade de sa Garde.

Il laisse, en mourant, un fils Joseph, qui deviendra chef d'escadron, et trois filles.

Campagne

## .....Rubrique musicale.....

### La percussion dans l'orchestre



Depuis toujours, les percussions ont accompagné l'homme, sa musique, ses danses et ses rituels. En Occident, elles se sont intégrées graduellement à l'orchestre et ont formé une section de plus en plus imposante. Des instruments venant de cultures non occidentales, se sont ajoutés à ceux traditionnels, formant une source d'inspiration inouïe pour les compositeurs.

La timbale semble à l'origine de l'utilisation de la percussion en Occident. Déjà durant l'Antiquité, on l'associait souvent aux trompettes pour en renforcer l'éclat. Plus tard, elle tiendra une place de choix dans les musiques royales et même religieuse (Bach ou Haendel). C'est à la période romantique qu'on lui octroie le titre d'instrument. Brahms, Tchaïkovski, Wagner et surtout Berlioz témoignent de cette évolution. Chez Beethoven, elles servent à imposer le rythme à l'orchestre, à conclure un accord ou à attaquer en solo une phrase rythmique, alors que Brahms insiste plutôt sur la couleur des sons. La timbale enrobe l'harmonie ou les cordes ou sert de soutien aux instruments solistes de l'orchestre.

Au Moyen-Âge et à la Renaissance, les percussions sont secondaires dans la musique profane. Ça changera petit à petit. Au XVII<sup>e</sup> siècle, elles seront vouées à la musique militaire, où on les marie aux timbales et aux trompettes. Les percussions évoluent selon les époques. Haydn et Mozart utilisent certains idiophones (grelots, crécelle

et petit tambour). Beethoven les utilise de façon plus précise dans certaines symphonies (grosse caisse, cymbales frappées et triangle). Il va même plus loin dans *Bataille de Vittoria* (1813). Cette oeuvre incarne l'une des premières expériences « spatiales » où les percussions sont divisées en deux groupes placés de chaque côté du grand orchestre.

Les percussions évoluent depuis le XIX<sup>e</sup> siècle et atteignent un rôle de premier plan durant le dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle. C'est Berlioz qui crée un orchestre de percussions à l'intérieur d'un orchestre symphonique : il écrit pour deux timbaliers utilisant au moins huit timbales dans la plupart de ses oeuvres. Dans son *Requiem* (1837), il dispose de 8 timbaliers pour 16 timbales. La *Symphonie fantastique* (1830) en impose encore davantage usant même de deux cloches d'église. Mais c'est surtout hors de France que sera approfondi l'usage des percussions avec le Russe Rimski-Korsakov et l'Espagnol Manuel de Falla. La caisse claire, le tambour militaire, les cymbales les castagnettes, le tambour de basque, les cloches tubulaires, le xylophone et le glockenspiel s'ajoutent alors à la section des percussions.

C'est un développement majeur dans l'orchestre du XX<sup>e</sup> siècle, nourri par la recherche de la couleur et de la texture. Dans *Parade* de Satie (1913) on use d'une variété d'effets sonores qui nécessitent des sirènes, des coups de pistolets et une machine à écrire. Le début du XX<sup>e</sup> siècle voit l'amplification des percussions grâce à un intérêt marqué pour le rythme. Leur rôle et leur importance ont évolué, de sorte qu'elles sont passées d'un rôle secondaire au premier plan. Autrefois, la percussion se limitait à des appuis ponctuels et se définissait selon l'effet à rendre à un moment précis. Ensuite, elle a été utilisée au milieu de la masse orchestrale pour

créer des impressions et rendre la sonorité plus complexe, moins limpide. Le bruit inspire de nouveaux paysages sonores. Stravinski, Debussy, et, surtout, Varèse donnent une nouvelle importance aux percussions dans l'orchestre (*Le Sacre du Printemps* de Stravinski).

Pendant la Grande Guerre, on découvre le jazz qui impressionnera fortement Stravinski, Milhaud ou Ravel.

C'est un concept nouveau : une diversité de timbres joués par un instrumentiste. Après 1945, une approche générale de la percussion a remplacé la spécialisation grâce à l'ouverture de cours de percussions intégrés dans les conservatoires. C'est maintenant une discipline. En formant des instrumentistes capables de jouer de toutes les percussions, on a permis à la « percussion multiple » de voir le jour.

Varèse avait déjà exploité cette idée. En composant *Ionisation* en 1930, il a créé la première pièce exclusivement pour percussions, où 13 exécutants jouaient de 37 instruments. Avec cette oeuvre, la perspective d'un répertoire réservé à un ensemble de percussions ou à une percussion solo était née.

Ainsi, les percussions n'ont cessé de s'épanouir. Aujourd'hui, enrichie de nombreux instruments plus exotiques, la liste des oeuvres qui lui sont consacrées ne cesse de s'allonger, et on peut affirmer que la famille des percussions fait vraiment partie intégrante de l'orchestre, au même titre que celles des cordes et des vents.

Campagne  
D'après Lyne Gagné (5 nov.2003)  
résumé

## .....Petite histoire d'antan.....

### Le tambour de ville

Un tambour de ville était un crieur public qui faisait des annonces en jouant du tambour. On l'appelle d'ailleurs en anglais : « a Town crier » ; « Der Ausrufer » pour les germanophones. Le crieur est un garde-champêtre, un appariteur ou un agent communal, chargé d'annoncer au public de l'information municipale. Il se déplaçait dans la localité, s'arrêtait à certains endroits, annonçait sa présence par un appel sonore (tambour, clochette, trompette, clairon...) et commençait à lire son texte.



Son existence était importante dans les temps antiques (Grèce...) au Moyen-Âge, et jusque dans les années 1960, il existait encore dans les villages suisses.

Le tambour de ville diffuse de l'information, crée des liens entre les gens, leur permet de débattre, de s'exprimer. Il se trouve au milieu des citoyens sur la place publique et on peut lui transmettre des informations pour qu'il les lise aux autres... C'est l'un des premiers médias ayant existé au monde, bien avant l'imprimerie, la radiophonie et l'ordinateur.

Les premiers crieurs publics furent les coureurs spartiates. Puis avec les Romains, cette fonction se propagea à travers l'Europe jusqu'à occuper une place importante dans les cours. Il était strictement interdit de « tirer sur le messager » qui parlait au nom du roi. C'était un crime de trahison.

Ses qualités étaient remarquables : diffuser de la bonne humeur, apaiser les tensions, disponibilité, indépendance, à faible coût (payé par le bon vouloir des gens), écologique.

En outre, le tambour de ville avait pour objectifs de « valoriser les rapports humains en créant des invitations à la rencontre, d'encourager et accompagner les prises d'initiatives citoyennes, et de proposer des alternatives à l'individualisme. »

La criée visait à animer le quartier et à « créer de la convivialité ». Ce programme de lecture consistait à lister tous les mots et annonces que tout un chacun pouvait déposer dans la boîte aux lettres ainsi que l'annonce de la météo des jours prochains.

## .....Anecdote.....

Au siège de Toulon, Bonaparte rencontra et s'attacha Duroc et Junot : Duroc, qui a possédé seul, l'intimité et l'entière confiance du futur Empereur, et Junot, qu'il distingua par le trait suivant : le commandant d'artillerie, à son arrivée à Toulon, faisant construire une batterie, eut besoin d'écrire sur le terrain même. Il demanda un sergent ou un caporal qui pût lui servir de secrétaire. Il s'en présenta un et la lettre, à peine terminée, fut recouverte de terre par un boulet. « Bien ! Dit Junot, je n'aurais pas besoin de sable. » Cette preuve de courage et de sang-froid suffit pour le recommander à son chef qui le poussa aux premiers grades de l'armée.

Duroc sera grand maréchal du palais, duc de Frioul, décédera atteint d'un boulet le 23 mai 1813 à Markersdorf (bataille de Bautzen) Junot fut grièvement blessé à Lonato, le 3 août 1796, ce qui lui aurait changé le caractère et aurait été la cause de son aliénation mentale avérée en 1813. Dans un accès de folie, il se défenestra et tentera de s'amputer lui-même sa jambe blessée avec un couteau de cuisine. Il en mourra des suites infectieuses le 29 juillet 1813 à Montbard. Il aura été néanmoins général de division et duc d'Abrantès.

Il est possible qu'ayant appris à Bonaparte, alors qu'ils étaient en Egypte, les infidélités de Joséphine, que cela lui coûta son bâton de maréchal.

(Source : documentations personnelles)

## .....PUB.....



## .....L'histoire d'un monument.....

### La colonne Vendôme

L'origine est un projet présenté le 29 avril 1803 pour placer une statue de Charlemagne sur la place de la Concorde ou sur la place Vendôme. Primitivement, le 1<sup>er</sup> octobre 1803, il est décidé d'ériger une colonne de 20,78 mètres de hauteur et de 2,73 mètres de diamètre, au centre de la place Vendôme. Elle aura 45 mètres et portera la statue de l'Empereur à son sommet.

Elle sera érigée par la volonté de Napoléon 1<sup>er</sup> à la gloire de la Grande Armée, entre le 18 août 1806 et le 15 août 1810 sous la direction des architectes Denon, Lepère et Gondoin, à l'imitation de celle d'Antonin à Rome.

Elle est formée d'un noyau en pierres de taille très dures, et appareillées avec soin. Ce noyau est revêtu de plaques de bronze extérieurement sculptées.

Les fondations ont 30 pieds de profondeur (9 mètres). Ce sont celles qui servaient à la statue équestre de Louis XIV détruite par les révolutionnaires. Elles sont bâties sur pilotis et ont été jugées assez solides pour supporter le poids du nouveau monument.

On a ménagé dans l'intérieur de la colonne, un escalier en colimaçon, dont les 176 marches, sont taillées dans l'épaisseur même des assises de pierre. Cet escalier conduit au sommet qui est garni d'une balustrade et d'une lanterne.

Les plaques de bronze dont cette colonne est revêtue sont au nombre de 425 et pèsent avec la statue et ses divers ornements 1.800.000 livres (820 tonnes). Elles ont été coulées avec l'airain de 250 canons pris parmi ceux conquis sur l'ennemi à Ulm et à Vienne. 1120 agrafes de même métal, scellées dans le noyau de la pierre du monument, servent à fixer ces plaques.

On a calculé avec prévoyance les effets de l'influence atmosphériques sur les métaux, et on a remédié, par différents modes de jointures intérieures, aux inconvénients de la dilatation causés par la chaleur et le resserrement par le froid.

La statue originale aurait donc dû être celle de Charlemagne. Napoléon 1<sup>er</sup> en refusa longtemps une à sa gloire. Ce ne fut qu'après le triomphe d'Iéna, d'Eylau et de Friedland qu'il consentit à se laisser élever une statue de son vivant. Elle sera exécutée par Antoine Chaudet et placée au sommet le 5 août 1810. Elle en sera redescendue en 1814, sur l'initiative du marquis de Maubreuil, puis fondue en 1818 pour réaliser la statue équestre de Henri IV sise sur le Pont-Neuf.

La seconde statue de l'Empereur aura 3m50 de hauteur et sera exécutée par Charles Emile Seurre et coulée d'un seul tenant par M. Crozatier. Elle était fondue avec des canons pris à l'ennemi sous le 1<sup>er</sup> Empire, sera placée au sommet de la colonne le 20 juillet 1833 et inaugurée le 28 en présence de Louis-Philippe 1<sup>er</sup> et de la garde nationale.

Sous le second empire, Napoléon III veut la remplacer par une autre statue qu'il juge plus digne : celle de son oncle en César romain. Une copie de cette dernière sera installée en



où elle était à Courbevoie. En 1911, elle trouva sa place dans la cour des Invalides. Pendant la Commune, le 16 mai 1871, la colonne est mise à terre, sur l'initiative du peintre Gustave Courbet, par les Parisiens insurgés, aux accents de la Marseillaise et du Chant du départ. Mais le 30 mai 1873, l'Assemblée nationale vote sa reconstruction au frais du sieur Courbet qui obtient de payer 10.000 francs par an pendant 33 ans mais meurt avant d'avoir payé la première traite.



1863. En attendant la seconde statue est installée au rond-point de Courbevoie, l'actuel parvis de la Défense. A la chute du second Empire, elle fut jetée dans la Seine et échappa ainsi aux Prussiens en 1870 et à la Commune de 1871. Elle fut repêchée en 1876 et ré-installée là



Campagne

(Sources : Napoléon et Paris G. POISSON-Description de la Colonne Ed Pain)

## .....Citation.....

« Il n'y a que deux espèces de plans de campagne : les bons et les mauvais. Les bons échouent presque toujours par des circonstances imprévues qui font réussir souvent les mauvais. » Napoléon 1<sup>er</sup>.

## .....Rubrique historique.....

### Napoléon – roi d'Italie

Depuis janvier 1802, Bonaparte dirige l'Italie, en fait la Lombardie et l'Emilie-Romagne (pas celle d'aujourd'hui), en tant que chef d'Etat et il faut un président pour la jeune République. On le persuade d'assumer cette fonction. Comme il ne peut y résider, il choisit un vice-président, Francesco Melzi d'Elri (qui entretenait une correspondance codée avec un agent autrichien, le baron Moll, sur les sujets concernant Napoléon, l'Italie, François II) et un représentant à Paris, Ferdinando Marescalchi. Dans les faits, c'était une sorte de protectorat français ; assez pour inquiéter notamment l'Autriche qui a des vues ancestrales sur l'Italie du Nord et du coup, une frontière « commune » avec la France. Lorsqu'il fut proclamé empereur des Français, le 18 mai 1804, il devint évident, pour les Français comme pour les Italiens, que l'Italie ne pouvait demeurer une république. « Les Italiens désirent-ils former une nation ? Qu'ils le soient !... » Napoléon, Corse d'origine n'avait jamais cessé de s'intéresser à l'Italie du Nord. Marescalchi informait dès le 1er mai 1804 Melzi, des débats sur l'instauration d'un empire. Le 13 floréal an XII (3 mai 1804) le général italien Pino, commandant des troupes italiennes au camp de Boulogne, avait fait parvenir aux représentants italiens une adresse qu'il destinait au Premier Consul : « La République italienne est votre ouvrage, général ; vous devez aussi le perfectionner. Que l'Empereur des Français soit roi d'Italie. » Napoléon considéra la question dans son ensemble : il avait pensé à l'annexion de l'Italie puis l'avait écartée. Il n'était pas contre l'indépendance des Italiens mais cela nécessiterait du temps et son soutien.

Il était sensible à l'adhésion des Italiens aux changements politiques qui les touchaient. Napoléon n'avait pas en fait d'idées clairement arrêtées. Les interrogations italiennes eurent le tort d'apparaître au moment de la proclamation de l'Empire en France, mais aussi dans un climat tendu, avec notamment le procès de Cadoudal et Moreau. Dans une lettre du 21 mai, Melzi informait Marescalchi que deux documents seraient envoyés à Paris. Le premier concernait l'érection d'un monument en l'honneur du sacre de Napoléon. Le second, envoyé le 28 mai, présentait le vœu de la République italienne que Napoléon devint roi d'Italie ou de Lombardie (terme laissé au choix de Napoléon). S'en suivait toute une série d'articles dont le premier confiait le gouvernement de la République italienne, à un chef inamovible, portant le titre de roi, le deuxième demandait à Napoléon d'accepter la couronne, etc. L'article dix soulignait que l'Italie était indépendante politiquement et démocratique. L'article douze concernait un traité d'alliance offensive et défensive, soulignant l'indépendance de l'Italie notamment. Pour les Italiens, l'accession de Napoléon ou de l'un des membres de sa famille au trône d'Italie était une étape vers l'indépendance et la liberté face aux lourds tributs à payer et à la présence de troupes françaises. Napoléon accepta ces dispositions dans une lettre du 29 mai. En juillet 1804, Marescalchi présentait un projet de constitution, modifiant celui de 1802. L'élément central du projet portait sur une répartition des pouvoirs entre un « Grand

Conservatore », un « Supremo Magistrato Conservatore », un Corps législatif, un Trésor public et des tribunaux. Napoléon approuva partiellement. Après cela, les relations restèrent bloquées. Avant la cérémonie de son sacre à Paris, Napoléon entreprit une sorte de voyage initiatique en Belgique et sur les rives du Rhin (18 juillet – 12 octobre). Il alla se recueillir sur la tombe de Charlemagne à Aix-la-Chapelle. Le 2 octobre 1804, lors d'un entretien avec Marescalchi à Mayence, Napoléon, irrité, exigea la réunion de la Consulte pour le mois suivant : « Que veulent donc ces messieurs de Milan ? Il semble qu'ils aient envie de reculer ! Qu'ils y prennent bien garde ! ...ils risquent d'être métamorphosés en départements français ! Ils seront mes postes avancés.... Quel prince ont-ils en Italie qui puisse se mettre à leur tête ? Je ne me soucie guère d'être roi d'Italie mais c'est à eux à faire prononcer son vœu à la nation. Qu'ils m'envoient donc une députation ...et que Melzi surtout ne manque pas de venir ! » En décembre, la délégation arriva à Paris, pour assister au couronnement, mais aussi pour négocier la nouvelle constitution. Après avoir passé un mois à participer aux festivités du sacre, elle fut enfin réunie le 30 décembre. Napoléon lui adressa un long monologue dans lequel il considérait qu'il était seul le sauveur de l'Italie, que cette dernière ne pouvait demeurer une république ni penser à une quelconque indépendance, ni même encore à devenir une monarchie constitutionnelle avec un prince autrichien à sa tête. Napoléon laissait le choix à la Consulte entre « lui ou un membre de sa famille. » Puis il engagea les Italiens à élaborer un nouveau projet de Constitution, à

rendre dans les huit jours. Il était parfaitement conscient que le fait de ceindre la Couronne de fer serait considéré par l'Autriche comme un *casus belli*. Talleyrand suggéra à Napoléon de revenir à l'une de ses premières idées, placer la couronne d'Italie sur la tête de l'un de ses frères ou de ses neveux. Joseph était le meilleur parti. Il fallait le diplomate de Lunéville pour apaiser les foudres de l'Autriche. Le 4 novembre 1804, Napoléon eut une conversation privée avec Roederer sur la nature héréditaire du régime impérial et sur le couronnement de l'impératrice Joséphine. Il fut réprimandé pour avoir placé Joseph à un rang trop élevé dans les statuts réglant la succession au trône après sa mort. Napoléon s'écria : « Mais que veut Joseph ? Que prétend-il ? Il se met en opposition avec moi ... Joseph ose me dire que ce couronnement [celui de Joséphine] est contraire à ses intérêts, ... c'est me blesser dans mon endroit sensible. ... Ils [le clan Bonaparte] disent que je veux donner l'Italie à Eugène : parbleu, je ne suis pas si fou ! Je me crois bien capable de gouverner l'Italie, et même l'État de Venise. L'Italie me rend 20 millions. Si je la donnais, on me ferait mille chicanes pour m'en donner 15. » Ces propos sont révélateurs du contexte familial en 1804. Du point de vue de Napoléon, il était évident que Joseph ne pouvait que se sentir concerné par le couronnement imminent de Joséphine, qui allait placer les enfants de Louis Bonaparte, cadet de Joseph, et d'Hortense de Beauharnais, descendants donc de l'impératrice, à un rang plus élevé que lui dans l'ordre de succession au trône. Cette discussion entre Napoléon et Roederer intervint juste avant que Napoléon offre la couronne à Joseph.

Comme le soulignait Melzi, dans une lettre codée à Moll, du 11 décembre 1804 : « il n'y a pas de doute que si Fumagalli (Napoléon) est contraint d'accorder sa préférence à Pietro pour ce contrat (donner la couronne



d'Italie à Joseph) à la lumière de ces derniers jours, il sera amené à rompre toute relation avec lui. » Dans un premier temps, Joseph accepta, moyennant une indemnité de 200.000 francs. Mais après l'accord initial, les hommes de Napoléon (Talleyrand et Cambacérès) et ceux de Joseph (Roederer et Miot de Mérito) entreprirent de nouvelles négociations. La position finale consista en une séparation des deux couronnes jusqu'à la mort de Napoléon. Si l'empereur disparaissait sans postérité, Joseph lui succéderait en France, tandis que l'Italie reviendrait à Louis. Cependant, quand Cambacérès présenta le

25 janvier 1805 à Joseph, en modèle, le texte de renonciation que Philippe V avait signé après la paix d'Utrecht en 1713 pour conserver le trône d'Espagne, il refusa de signer et de perdre sa prétention au trône de France. Après ce refus, l'Empereur se tourna vers Louis. Napoléon prendrait la couronne au titre de protecteur jusqu'à la majorité du fils de Louis lequel règnerait ensuite à Milan, sous le nom de Napoléon II. Louis refusa avec tant de violence que Napoléon le jeta hors de son cabinet. Les négociations durèrent trois jours, du 27 au 30 janvier 1805. Puis Napoléon se décida à trancher le nœud gordien, en prenant la couronne d'Italie pour son compte. Le 1<sup>er</sup> février, Eugène de Beauharnais est nommé archichancelier d'Etat, en prévision de sa nomination comme vice-roi d'Italie et le 5 février, un conseil extraordinaire de son cabinet fut réuni au cours duquel il annonça aux 19 personnalités présentes (parmi lesquelles Melzi, cinq députés italiens, Joseph, Cambacérès, Champagny, Fouché, Murat et Sieyès) qu'il acceptait le trône d'Italie : sans conteste un affront pour l'Autriche. L'avenir de l'Italie était décidé. Un décret impérial daté de Paris, le 22 mars 1805, fixa la date du couronnement à Milan, le 23 mai. Et le 31 mars, l'Empereur quitta la Capitale pour rejoindre celle lombarde où le couple impérial y est accueilli avec enthousiasme le 8 mai. Le 6 juin, il promulgue un décret créant la fonction de vice-roi et le 7, il nomme Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie. Napoléon était très sérieux lorsqu'il proposa la Couronne de fer à son frère Joseph, selon les vœux des Italiens. Cela ne devait pas seulement amoindrir l'ire de l'Autriche, mais également éloigner Joseph de Paris, et du trône français. Joseph refusa, pas seulement pour ne pas perdre de vue la couronne de France, mais également parce qu'il souhaitait pouvoir diriger son royaume librement.

Campagne  
(Sources : Napoléon Bonaparte –Larousse ; Napoléon –Gallo ; correspondances de Napoléon ; Internet Wikipédia etc...)